

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.47085

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

France, il connaît autant que quiconque notre pays. L'éditeur C. H. Beck a été bien avisé de s'adresser à lui. Derrière lui se profilent les ombres de collaborateurs chevronnés.

Voici donc un ouvrage type de la collection C. H. Beck, Wissen (n° 2124), ce qui situe l'ampleur du succès rencontré. Bien entendu, Peter Hartmann a été obligé de se plier au lit de Procuste qu'imposent les choix éditoriaux d'abord par le volume: 128 pages petit format, soit, en défalquant deux pages de la carte départementale de la France – celle des provinces d'Ancien Régime étant gagnée sur le revers de la couverture (esthétique), une page de chronologie sommaire (rois et chefs d'Etat), deux pages de bibliographie et quatre pages d'index, trois de table de matière et une de courte introduction – quelque 109 pages de texte proprement dit. Nécessité fait loi ... comme elle le fait d'ailleurs en privilégiant l'époque contemporaine. Qu'on en juge: le Moyen Âge prend 10 pages (9% du total), les trois siècles de l'époque moderne 16 pages (14%), la révolution française à elle seule presque autant, et l'ensemble de la période de 1789 à 1940, 35 pages (32%), le XX^e siècle (1940 à 1998) 32 pages, soit, de Napoléon à Jospin un total de 67 pages, près des deux tiers de ce petit livre. Le moderniste que je suis, déplore vivement cette propension des éditeurs à tout subordonner à l'histoire «immédiate». Certes Peter Hartmann sait naviguer, avec maestria, entre les écueils, entre Charybde et Scilla: son récit des événements récents est rafraîchissant d'objectivité – cette manière de penser et de peser les faits sans à priori, ni à posteriori. Il sait consacrer à l'histoire juridique, artistique et économique les pages indispensables pour que son récit, strictement chronologique, ne soit pas bâti, à la manière de la cité des nuées d'Aristophane, dans l'air raréfié des spéculations pures des politiques impures: 4 pages pour le Moyen Âge, 9 pour la période des temps modernes, une page pour la phase napoléonienne, trois pour le XIX^e et le XX^e siècle: total 17 pages (15,60%). Ce qui, vu l'orientation éditoriale, fait la part nécessaire au strict indispensable.

Le manuel s'adresse primordialement aux étudiants – dont on sait le bien médiocre niveau historique à la sortie du secondaire – et au «grand public» (qui, de nos jours, resterait à définir). C'est donc, inévitablement, livre d'histoire politique, et d'autant plus politique que l'on s'approche de l'an 2000. Ce qui ne va pas sans la cruelle obligation de choix draconiens. Le Directoire, par exemple, qui a préparé largement tant de réformes du Consulat, ne peut se voir traité qu'en perspective astronomique. Pour le reste, l'impartialité est remarquable, surtout par rapport au «consensus omnium» de l'historiquement correct de tant de manuels français. Bel exemple à suivre. Le tout exprimé en un style simple, fluant, d'une belle limpidité. On aimerait que nos étudiants aient la possibilité de s'initier à l'histoire allemande de même manière, de disposer de pareil manuel de connaissances de base, car, sans elles, rien ne se construit de solide et de durable. Du temps de nos jouvences passées – et dépassées – l'école primaire nous fournissait les «100 dates de l'histoire de France»: ici, ce sont les grandes articulations de l'histoire politique française qui nous sont offertes, amicalement, compréhensivement. Car, sous l'aspect d'une modestie de bon aloi, ce livre pose, implicitement, mais fortement, maintes questions qui nécessiteraient de la part des Français, quelques examens de conscience.

Jean MEYER, Paris

Heinz SCHILLING, Die neue Zeit. Vom Christenheitseuropa zum Europa der Staaten. 1250 bis 1750, Berlin (Diesler Verlag) 1999, 559 S. (Siedler-Geschichte Europas).

Notre collègue Heinz Schilling nous offre un beau, un grand livre de synthèse sur l'époque moderne. C'est d'abord une histoire de l'Europe au sens le plus large du terme, et découpée suivant une chronologie spécifique, entre 1250 et environ 1750. Le sous-titre en donne le sens: de la Chrétienté médiévale à l'Europe des Etats. Il se subdivise en 7 parties: 1. Peuples, empires et États j'allais dire débutants (222 pages = 42% du total du texte pro-

prement dit; 2. les structures et les processus (39 pages = 7,30%); 3. le trend pluriséculaire économique (61 pages = 11,50%); 4. villes, universités et États (38 pages = 7,50%); 5. États et puissances: la lutte pour le pouvoir à l'intérieur et à l'extérieur des États; 6. Savoirs et croire: le profil intellectuel et culturel des temps modernes (58 pages = 11%) et enfin 7. de la Chrétienté aux États: l'unité dans la diversité. On en voit donc d'emblée ce qui est d'ailleurs explicité dans les pages d'introduction et de conclusion: l'insistance mise en dehors du Saint Empire sur l'Europe de l'Est, et, en général sur les marges européennes, ce au détriment d'une Europe de l'Ouest considérée comme connue (sur ce chapitre de loin le plus long de l'ensemble (p. 27 à 238 soit 211 pages, la Méditerranée au sens braudélien du terme occupant 28,50% du premier chapitre, l'Europe centrale 67 = 32%, le Nord et la Russie 25 = près de 12%, et enfin l'Europe occidentale, moteur du tout 56 = 26,50%). Ce choix est renforcé par le découpage chronologique de la collection faisant débiter la période de sécularisation propre à l'Europe dès le XII^e siècle, or l'Europe orientale et centrale ont joué un rôle capital entre le XII^e et le XVI^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'invasion ottomane et sa victoire de Mohacz. C'est donc voir 6 siècles et demi sous l'angle d'une histoire très longue, chère à Braudel, et poser la question de savoir ce qui est traditionnel ou conservatisme, et ce qui est proprement moderne. Rappelons que dans un petit livre (en nombre de pages), mais lourd en poids historique, Henri Hauser, ce très grand historien français de l'entre-deux-guerres, avait déjà posé cette question avec son »Modernité du XVI^e siècle«, datant de 1936. L'attention de Heinz Schilling porte, naturellement sur la montée en puissance, inégale et chronologiquement très diversifiée, des États de grande superficie (Flächenstaaten) sans négliger pour autant les États-villes et leurs dérivés, toujours encore vivaces – pas pour longtemps, vers 1750.

Le livre de 559 pages, dont 534 de texte proprement dit, est de présentation très soignée, très lisible, avec des cartes à la fois très simples et très bien conçues. L'illustration, dont une partie en couleurs, est à la fois originale, et bien adaptée au texte. Notons la présence utile d'un index fourni, de 10 pages de notes »infrapaginales« réunies en un seul ensemble. La bibliographie est essentiellement allemande, ce qui, pour le lecteur français est particulièrement utile. S'il m'est permis de faire une petite remarque: les bibliographies anglaises et françaises sont succinctes, et il y manque nombre d'ouvrages importants: mais il est évident que le livre, écrit à la fois pour un grand public comme aussi pour les spécialistes, est obligé de faire des concessions en la matière.

La somme de savoir ainsi commodément mise à la disposition du public est proprement fabuleuse, et dispensera sur nombre de points, le lecteur pressé ou non spécialiste de consulter d'autres ouvrages. Même pour le lecteur spécialisé, la richesse de l'information, l'originalité de la démarche, le caractère exemplaire de certaines pages d'anthologie apporteront une eau abondante à leur moulin intellectuel.

Ce qui, personnellement, m'a séduit, c'est la justesse des analyses et surtout, l'impartialité évidente à présenter les choses. Notons, par exemple les très belles pages de démythification de la légende noire espagnole (p. 67–87); ou encore celles consacrées aux questions religieuses, qui constituent, en particulier pour nos jeunes collègues, un plus qu'utile rappel de la nécessité de comprendre ce que l'on traite, et quand cela est possible, d'aimer ce que l'on étudie. C'est-à-dire le devoir de sympathie tant souhaité par H. Marrou, qui eût, certes, apprécié ce livre. L'on sent un livre longuement pensé, mûrement réfléchi, témoin d'une carrière bien remplie. Ce qui n'empêche nullement Heinz Schilling de dire ce qu'il estime à tort ou à raison, digne d'être critiqué, tout en replaçant le tout dans le contexte que tant d'autres oublient, voire n'ont jamais connu. D'où aussi le recours à la littérature, aux arts, dans la mesure où ils sont nécessaires à la compréhension.

Ainsi l'absolutisme français de Louis XIV ne trouve guère pardon à ses yeux et l'on peut, éventuellement, ne pas être tout à fait de son avis sur quelques points. La nécessité absolue de synthétiser oblige, nul autre que le rédacteur de ces lignes n'en est plus conscient, et pour

cause, conduit presque inévitablement à des raccourcis un peu rapides. Rappelons, à titre de critique pointilleuse, que le soleil comme emblème royal ne date pas de Louis XIV, mais des Valois et a été chanté dans l'horoscope de Louis XIV par Campanella qui y prédisait un royaume de Soleil. Rappelons, à titre de chinoiserie, que la royauté n'a, au grand jamais, en dehors de quelques intendants rapidement rappelés à l'ordre de politique linguistique et que parler de persécution de la langue bretonne est un non sens. Ceci dit, et on ne peut tout savoir, ces «glissements» sont rares et finalement secondaires au regard de l'immensité de cette admirable fresque comme peu d'entre nous en seraient capables. Car la difficulté du découpage chronologique réside, en dépit de toutes les raisons que Schilling avance (et que je partage) dans l'extrême spécialisation des chercheurs de tout bord, médiévistes contre «modernistes», particulièrement dans l'école historique française. Or il est évident qu'ingurgiter le capital-savoir accumulé relève d'évidence de l'exploit rarissime. Les techniques ne sont pas oubliées, le choix des têtes de paragraphes et de sous-chapitres sont très heureusement parlants, situant le propos de l'auteur.

Le trend de cette somme qu'est l'œuvre porte sur la possibilité que les temps modernes avaient eu, un moment, surtout il est vrai entre le XII^e et le XVI^e siècle, le choix d'autres solutions que l'État-Nation occidental: possibilité d'une Hongrie d'avant Mohacz, de la Pologne, voire de la Lithuanie ou de la Bohême, d'esquisser un autre (ou d'autres types) État à la vérité avorté, ou pour reprendre l'expression de Jérôme Carcopino appliqué au Bas-Empire romain «assassinés» de l'extérieur ou de l'intérieur. De même pour la Russie (et l'on pourrait y ajouter, avant le XII^e siècle, la Russie Quiévienne). Marc Bloch faisait poser à un enfant la question cruciale «à quoi sert l'histoire?» On trouvera dans le maître-livre de Heinz Schilling une réponse très contemporaine, très proche de l'événement d'actualité, ce de façon extrêmement discrète et très suggestive. Ce qui est proprement du grand art. Dans l'immense masse, sans cesse croissante, de la marée de livres d'histoire (pour ne pas parler du roman historique), il est tellement réconfortant de lire un vrai grand livre, à la fois synthétique, reposant sur d'excellentes analyses ponctuelles, nourri en un mot de ce que l'historiographie allemande a produit de mieux au cours de ces trois dernières décennies. Lisez ce livre, il en vaut vraiment la peine. Et, en plus c'est vraiment un beau livre, que l'on a plaisir à feuilleter.

Jean MEYER, Paris

Jacques BOTTIN, Donatella CALABI (éd.), *Les étrangers dans la ville. Minorités et espace urbain du bas Moyen Âge à l'époque moderne*, Paris (Maison des Sciences de l'Homme) 1999, VII-486 p.

This is an informed and cohesive collection of essays which looks at the role and reception of the urban minorities. Self-consciously modish in its terminology, with much discussion of urban ›spaces‹, this is, nevertheless, one of those rare collections where such an engagement with current methodology does not distract from the scholarship. The range is essentially ›pre-modern‹ Europe, with a particular focus on the seventeenth and eighteenth century, and on the Mediterranean and Western Europe. Although Prague is the subject of an essay, Eastern Europe and Scandinavia are not part of the study. Nor, more particularly, is the world outside Europe and the Mediterranean. This is a pity for two reasons. First, it would be interesting to see how the European urban strategies and forms discussed in the collection were replicated in European overseas empires, both where settlers were themselves a minority (for example Goa, Malacca and Macao) and where they were creators of a new urban environment (Québec, New York, Cape Town). In the latter case, it is interesting to consider the treatment of minorities, both indigenous and immigrant (for example Jews). John Bosher has produced some useful work on the treatment of minorities in New France and how that discouraged immigration.